

Alexandre DUMAS

Le Comte de Monte-Cristo

*Présentation et dossier historique
par Claude Aziza*

omnibus

© 1998, 2013, Omnibus, pour la présente édition
ISBN : 978-2-258-10055-8 N° Editeur : 744
Dépôt légal : septembre 1998

Omnibus | un département **place des éditeurs**



place
des
éditeurs

Sommaire

<i>Présentation</i> , par Claude Aziza.....	I
LE COMTE DE MONTE-CRISTO.....	7
<i>Table des chapitres</i>	1141
DOSSIER HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.....	1145
<i>Alexandre Dumas : Repères biographiques</i>	1147
<i>Les œuvres d'Alexandre Dumas</i>	1155
<i>Filmographie</i>	1161
<i>Monte-Cristo au cinéma</i>	1166
<i>Quelques autres adaptations</i>	1169
<i>Indications bibliographiques</i>	1171
<i>La naissance de Monte-Cristo</i>	1173
<i>Du feuilleton à la scène</i>	1197
<i>Les suites de Monte-Cristo</i>	1211
<i>Pastiches et variations</i>	1227
<i>Une visite au château de Monte-Cristo</i>	1253

Présentation

par Claude Aziza

Chapitre premier
qui commence mal pour les admirateurs de Dumas

1844. *La Gazette de France* vibre, sous la plume d'Alfred Nettement, d'un portrait qui tourne au dithyrambe : « Il se développe dans sa gloire et dans sa majesté, il dit tout ce qu'il veut, fait tout ce qui lui plaît (...), il arrange tout comme il l'entend, la morale, l'histoire, la société, l'administration, la politique. Il est roi, il est prêtre, il est Dieu. » Nul doute — les dates concordent — qu'il s'agisse là du héros dont Dumas a commencé de publier les aventures le 28 août dans le *Journal des Débats*, Edmond Dantès, devenu, par la (dis)grâce de Dieu et du destin, comte de Monte-Cristo. Vous n'y êtes point ! Ce héros tout-puissant n'est pas une créature de roman, fût-il feuilleton, mais un créateur : il s'agit d'Eugène Sue à l'imagination duquel la France entière a été suspendue du 19 juin 1842 au 15 octobre 1843. Elle parcourt chaque jour fiévreusement dans ce même *Journal des Débats* cet immense chantier à peuple ouvert que sont *Les Mystères de Paris*. Dont le héros, Rodolphe, est noble, d'origine exotique, hanté par une quête insatiable qui le mène à travers le Paris mondain et crapuleux de la Restauration. Quelques mois plus tard, ces mêmes lecteurs — et peut-être quelques autres — assiègeront l'austère *Journal des Débats* pour connaître d'avance le dénouement de *Monte-Cristo*... Et le prince de Galles pourra déclarer au Premier ministre de Grande-Bretagne, Lord Salisbury : « *Monte-Cristo* vous a fait sortir du lit à quatre heures et demie ; moi, c'est à quatre heures, ce matin, qu'il m'a jeté hors du mien ! »

Remontons le temps. 1837. Un écrivain préface une de ses nouvelles en la qualifiant d'« hymne à la beauté, à la richesse, au bonheur ». Son héros est « doux, calme et fort comme un Dieu, dont il avait presque la puissance exterminatrice. Jeune, bien fait, vigoureux, riche, spirituel, il ne connaissait personne au monde qu'il pût envier, et il se sentait envié partout (...). S'il avait voulu être empereur ou roi, il l'aurait été ; avec son audace, son intelligence, sa beauté, sa connaissance des hommes et ses puissants moyens de corruption, rien ne lui eût été plus facile ». Ce personnage se nomme Fortunio et donne son nom à un récit homonyme de Théophile Gautier, ami et compagnon d'armes (théâtrales) de Dumas. Fortunio, qui a une esclave orientale, Soudja-Sari, déteste « l'ignoble Paris », la civilisation européenne en général et s'enfuit en Orient, lieu idéal

(et idéalisé), « un rêve de poète réalisé par un millionnaire poétique ». C'est déjà Monte-Cristo, le tragique en moins.

Continuons jusqu'aux fiévreuses années 1830. C'est le temps des batailles théâtrales, cheveux longs contre têtes chauves, gilets rouges contre habits noirs. Le 25 février 1830, sur la scène de la Comédie-Française, un héros torturé halète des vers à la facture nouvelle :

*Je suis une force qui va !
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !
Où vais-je ? je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.*

Hernani, héros de la pièce homonyme de Hugo, est tout entier à sa vengeance. C'est, là aussi, déjà Monte-Cristo, la démesure en moins.

On pourrait continuer longtemps ce petit jeu, convoquer d'autres écrivains, évoquer d'autres personnages, le Lugarto de Sue (*Mathilde*, 1841), le Diable de Soulié (*Les Mémoires du Diable*, 1837), voire le capitaine Kernok qui parcourt les mers ivre de fureur, héros du premier roman d'Eugène Sue (*Kernok le pirate*, 1830) ; citer des contemporains de Dumas, comme Lord Seymour ou Don José Salamanca y Mayol, ici un riche excentrique anglais, là un hidalgo aventurier et affairiste. Tous, et d'autres encore, peuvent prétendre à un strapontin sur la scène dantesque (Edmond), aucun ne peut y avoir un fauteuil, une loge ou une corbeille.

Chapitre deuxième qui va soulager les admirateurs de Dumas

1849. Dumas marche à grandes enjambées vers la cinquantaine. Mais la vie dévorée à belles dents ne protège pas d'une certaine mélancolie. « Au fur et à mesure que j'avance vers l'avenir, écrit-il au début d'une de ses nouvelles, *Un dîner chez Rossini*, j'entraîne avec moi tout ce qui a eu part à mon passé, tout ce qui se mêle à mon présent, comme ferait un fleuve qui ne se contenterait pas de réfléchir les fleurs, les bois, les maisons de ses rives, mais encore qui forcerait de le suivre jusqu'à l'Océan l'image de ces maisons, de ces bois et de ces fleurs. » Magnifique comparaison et combien exacte ! Le fleuve Dumas tantôt majestueux et calme, tantôt fougueux et indomptable, charriant avec lui, comme des pépites d'or, héros et héroïnes, triomphes dramatiques et victoires amoureuses, douleurs enfantines et joies créatrices. Autre comparaison, mais sortie toujours du domaine de la nature, celle qui fait du romancier « un de ces arbres au feuillage touffu, pleins d'oiseaux, muets à midi mais qui se réveilleront vers la fin de la journée, et qui, le soir venu, empliront [sa] vieillesse d'ailes

et de chants. » L'arbre et le fleuve. *Les Mousquetaires* et *Monte-Cristo*. Ici la pousse vigoureuse des amitiés de jeunesse, les rameaux verdis des ambitions naissantes, les feuillages touffus des premiers émois. Les pieds sous la terre et la tête dans les nuages ; entre Athos, Porthos et Aramis, le chêne d'Artagnan. Là, au contraire, le rythme incessant des flots, la force du Destin qui broie, sur les rapides, l'individu qui ne peut surnager, la chute vers le fond jusqu'au moment où le coup de talon salvateur va faire rejaillir à la surface, telle une divinité marine, celui qui a vaincu l'abîme et ses Léviathans. Celui-là, dans son combat solitaire, est plus qu'un homme, presque un Dieu. Edmond qui fut Dantès et qui devint Monte-Cristo.

3 mai 1831. Marie Dorval-Angèle, « en robe de gaze », crie sa douleur et sa surprise devant Bocage-Antony qui vient de s'écrouler tout sanglant à ses pieds. C'est la fin de l'acte I et *Antony* triomphe. C'est du délire, Dumas sorti de sa loge pour féliciter les acteurs est reconnu par la foule, pressé, acclamé, déboutonné. 130 représentations sans interruption. Fait inouï à l'époque. L'écrivain pour un presque coup d'essai (il a fait représenter deux ans auparavant, avec succès, *Henri III et sa cour*) a fait un coup de maître. Il est désormais expert dans l'art de multiplier les coups de théâtre, de peindre des héros surhumains, attachés à leurs passions jusqu'au crime, hommes de fer et de feu. Du moins en apparence. Mais dont parfois le cœur est pris dans les glaces du souvenir ou de la vengeance. L'année suivante, en 1832, au moment où le choléra fait rage dans la capitale et où le sang va couler pour les funérailles du général Lamarque, triomphe encore, avant une interdiction en 1835, *La Tour de Nesle*, mélo flamboyant dominé par l'ombre de la sinistre tour — qui occupait l'emplacement actuel de l'Institut de France — dont les hôtes mystérieux finissaient leur galante soirée dans un sac au fond de la Seine. Une louve couronnée, ivre de chair et de sang, de beaux jeunes gens à sa botte, des assassins rôdant dans l'ombre, des flots qui renvoient leurs brassées de cadavres. Ajoutons-y d'anciennes amours, des jumeaux enlevés, la vengeance d'un amant abandonné. Les personnages du théâtre de Dumas sont des héros de l'impossible. Ici, Antony a réussi, malgré les apparences, à gagner un amour inaccessible ; là, Buridan a tiré vengeance mais son triomphe a le goût de l'amertume et du désespoir.

Rapprochons-nous de *Monte-Cristo*. En 1838, Dumas publie un roman de mœurs contemporaines, *Pauline*. Dont l'héroïne, Pauline de Meulien, aime à la folie un homme hors du commun, Horace de Beuzeval, en qui il y a du Lacenaire (l'assassin-poète qui mourut guillotiné et qui apparaît dans *Les Enfants du paradis*, le film de Marcel Carné) et du Dantès. La figure « impassible », le regard « fixe et profond » ; le même passé d'aventures fait de « courses dans le golfe du Bengale », de « combats avec des pirates malais ». Et puis le

génie dans le crime par dégoût et refus du monde et le sentiment d'être comme « un lion » au milieu d'« une société usée, où tout est mesquin, crimes ou vertus ». Horace, s'il n'est pas encore Edmond, a déjà la figure qui « s'anime à la flamme du cœur », les « yeux (qui) lancent des éclairs ». Et sa voix douce prend « successivement des accents éclatants et sombres ».

Cinq ans plus tard, en 1843, nous y sommes presque. Dans *Georges*, le héros éponyme est un mulâtre qui cherche à tirer vengeance d'un blanc qui l'a humilié profondément. Quittant son île de France natale, il devient, par la seule force de sa volonté, un héros parfait, dont la force et la beauté n'ont d'égaux que ses vertus morales. Une vie faite de voyages en Orient, d'aventures flamboyantes et d'expéditions guerrières ne lui ont pas fait oublier son désir de vengeance. De retour dans l'île de France, devenue désormais l'île Maurice, possession anglaise, il mènera un combat pour que triomphe le droit mais trouvera l'amour au bout du voyage. Il partira, à la fin du roman, avec l'être aimé, sur la mer, à la recherche d'une nouvelle vie. Vengeance longuement méditée, aventures orientales, fin maritime. Que manque-t-il à Georges pour être Dantès, lui qui subit l'injustice et qui exprime si bien les sentiments de Dumas qui souffrit toute sa vie des plaisanteries racistes sur ses origines ? Rien ou si peu : le sens du sublime...

Chapitre troisième
qui montre que la vie n'est pas un roman

On connaît la méthode Dumas, nourrie par une imagination sans cesse sur le qui-vive, par d'incessants besoins d'argent, par un sens indéniable de la poésie des mots, par un « métier » de vieux routier des lettres et par une vitalité dévorante. Tout cela est à l'œuvre dans *Monte-Cristo*. On en verra plus loin, dans le dossier historique et littéraire, les pièces justificatives. Contentons-nous ici de balayer quelques idées toutes faites. Influencée ou (mal) inspirée par les calomnies des contemporains de Dumas, par la condescendance de certains de ses confrères et parmi les plus illustres, Hugo par exemple, par le succès aussi qui — dans les manuels de littérature — ne fait jamais bon ménage avec le talent, la critique a réduit Dumas au rang d'amuseur et de conteur, écrivain populaire au mauvais sens du terme, tout juste bon à fortifier quelques lectures enfantines, vite oubliées ensuite. Verne connut le même sort mais sortit plus vite de ce cloaque de sottises et d'ignorance, grâce, paradoxalement, à son (pseudo) statut d'écrivain pour enfants. On lui découvrit soudain — avec vérité — de sombres cavernes, frappées au coin du pessimisme et de l'inconscient. Dumas a dû attendre ces dernières années pour que lui

soit peu à peu reconnu le statut non seulement d'écrivain à part entière mais, surtout, de grand écrivain. L'un des plus grands et des plus doués de son siècle. La genèse de *Monte-Cristo* en est une démonstration éclatante.

Elle semble toute simple au départ. Un nom retenu au cours d'une promenade en mer, celui d'un îlot perdu sur la côte italienne, le récit d'une affaire authentique dont les aspects précoces et romanesques n'échappent pas au lecteur, l'aide d'un collaborateur industriel mais non sans imagination, une commande pressante pour un écrivain pressé... par le manque d'argent. Ajoutons que la période est bonne et que la « fabrique Dumas » tourne à plein régime.

Ces années 1844-45 sont parmi les plus fécondes de l'écrivain. Songez qu'il va publier, en feuilleton et/ou en volumes, ses plus grands romans : *Les Trois Mousquetaires* (du 11 mars au 11 juillet 1844, dans *Le Siècle*), *Vingt Ans après* (du 21 janvier au 28 juin 1845, dans *Le Siècle*), *La Reine Margot* (du 25 décembre 1844 au 5 avril 1845, dans *La Presse*), *Le Chevalier de Maison-Rouge* (du 21 mai 1845 au 12 janvier 1846, dans *La Démocratie pacifique*), *La Dame de Monsoreau* (du 27 août 1845 au 12 février 1846, dans *Le Constitutionnel*), *La Guerre des femmes*, enfin (du 2 janvier 1845 au 1^{er} juin 1845, dans *La Patrie*). Six romans avec, pour décor, les guerres de Religion, le règne de Richelieu, la Fronde, les prémices de la Révolution. Des héros, certes, mais surtout des héroïnes. Milady, bien sûr, Margot et Diane de Méridor, et ces belles frondeuses qui peuplent *La Guerre des femmes*, roman injustement méconnu.

Tout semble prêt pour que *Monte-Cristo*, déjà pré-emballé, si l'on ose dire, ne soit qu'un bon produit de qualité, une des ces bouillabaisse que Dumas aimait tant réussir quand il descendait à Marseille voir son ami Joseph Méry et flâner le long de la Canebière. Car Dumas fit la connaissance de Marseille dès 1834. C'était alors une ville de 150 000 habitants qui s'était lancée dans de grands travaux : la percée de la future promenade du Prado, la route de la Corniche, le long de la mer. C'est là que se promène le romancier, il admire le petit village des Catalans, qui abritera Mercédès, le fort Saint-Nicolas, les allées de Meilhan, où habiteront les Dantès, père et fils. Comme l'armateur Morrel du roman, Dumas va prendre son café au Cercle des Phocéens, 22 rue Montgrand, tout en parcourant *Le Sémaphore*.

Seulement voilà : Marseille + l'histoire authentique de Joseph Picaud + la promenade en mer + le plan de Maquet + le contexte littéraire + l'œuvre et la vie de Dumas font, certes, un ensemble romanesque qui aurait pu se nommer *Le Comte de Monte-Cristo*, on en convient. Un roman qui aurait englobé en les assimilant harmonieusement tous ces éléments. Mais ce n'est pas ce roman que Dumas a écrit, c'est autre chose qui se nomme aussi *Le Comte de Monte-Cristo* et qu'il faut maintenant essayer de comprendre.

Chapitre quatrième
qui voit en Dantès un héros romantique

A première vue, *Le Comte de Monte-Cristo* se présente comme un roman marqué par les idées littéraires et la sensibilité de son époque, ces années 1840 qui voient l'automne d'un mouvement dont le printemps fut radieux et l'été brûlant : le romantisme. Dantès n'est, au fond, pas très différent de ces héros romantiques, personnages hors du commun, nés de l'imagination fertile mais amère d'une génération d'écrivains dont Musset pourrait être le prototype, ces fils des aigles de l'Empire auxquels on a coupé les ailes (l'image est du poète lui-même) et qui doivent compenser les exploits paternels par l'écriture et la création poétique. Tous, ou presque, ont rêvé de carrière politique, depuis Chateaubriand, l'aîné tant admiré qui fut ministre et ambassadeur, jusqu'à ces fils de généraux que furent Hugo et Dumas. Si le premier, comme Lamartine, eut quelques succès politiques, le second ne réussit jamais à s'imposer. Il y a donc, chez ces orphelins d'illustres pères, un désir de paternité littéraire qui va engendrer des héros voués à un long et difficile apprentissage.

Certes le roman allemand était passé par là, Goethe en tête et son Werther. Mais le héros romantique, qu'il soit balzacien (Rastignac), stendhalien (Julien Sorel) ou dumassien, ne peut réussir cet apprentissage qu'en situation de révolte. « Paris à nous deux ! » : le cri de Rastignac s'élève d'un cimetière et la société fera chèrement payer à Julien Sorel un arrivisme qu'il ne peut soutenir jusqu'au bout. Dantès fera, lui aussi, son apprentissage ; celui-ci prendra quatorze longues années, deux fois plus que Georges qui n'en aura besoin que de sept. Dans la douleur, la rage et les larmes, le jeune capitaine rayonnant va devenir un autre homme. Il était naïf et ignorant, il sera omniscient et rusé ; il croyait à l'amour et à l'amitié, il ne connaîtra désormais que la haine et l'amertume ; il était pauvre et respectueux de l'ordre établi, il sera immensément riche et tout-puissant.

Cet apprentissage implique que meurent ou disparaissent les vrais pères, même s'ils ne sont que de substitution, comme Goriot pour Rastignac, ou si tendrement insignifiants comme le vieux Dantès, pour que d'autres les remplacent, génie du mal, comme Vautrin, ou du bien, comme Faria. Parfois, la combinaison peut être inversée et le génie-dans-le-mal peut se transformer en père-dans-le-bien : voir Jean Valjean.

Dantès meurt donc une première fois au monde, en entrant au château d'If comme d'autres entrent en religion. Il y trouve un second père, un prêtre, un guide intellectuel et spirituel. Quatorze ans d'une agonie lucide et féconde, suivie d'une disparition marine, pour que

viennaise la (re)naissance. Mais si le roman s'arrêtait là, Dantès serait resté Dantès, le savoir en plus et les illusions en moins. Il faut donc qu'une deuxième mort succède à la première et que, dans le creuset matriciel qu'est l'île de Monte-Cristo, se fondent en un seul être Dantès et Monte-Cristo, monstre hybride, dont le côté Hyde va bientôt étouffer — à jamais ? — le côté Jekyll. Cette double mort, suivie de cette double naissance, c'est déjà là un des traits de génie qui élève Dumas au-dessus de ses confrères romantiques.

Une des clés de cet apprentissage romantique, c'est le voyage. Si l'Italie, depuis le siècle précédent, reste un des lieux privilégiés du voyageur, viennent s'ajouter la Grèce que l'actualité a fleurie des couleurs de l'héroïsme, l'Égypte parée des prestiges bonapartistes, l'Algérie sur fond de colonisation, l'Orient enfin, un Orient de rêve où tout n'est que calme, luxe et volupté. Le temps de quelques volutes de narguilé ou de quelques bouffées de hachisch. Là encore l'itinéraire de Monte-Cristo, s'il respecte en apparence les canons établis, s'en écarte en fait profondément. L'Italie n'est plus un lieu de villégiature mais un des trois cœurs du livre, les deux autres étant Marseille et Paris. C'est à Rome — qui n'aspire pas encore explicitement à cette indépendance que Dumas, en aidant Garibaldi, souhaitera tant pour elle et pour l'Italie tout entière, mais qui vibre de la ferveur populaire —, c'est à Rome que fonctionne à plein le pouvoir du comte, auprès des bandits ou des contrebandiers.

La Grèce, elle, qui vient de lutter, avec des fortunes diverses, pour son indépendance, a inspiré, quelques années auparavant, peintres (Delacroix) et écrivains (le Hugo des *Orientales*, le Balzac d'*Un début dans la vie*). Dumas réussit le tour de force de paraître céder à la mode, avec son héroïne Haydée victime de la trahison de Morcerf, mais il s'en sert, en réalité, comme d'un formidable ressort dramatique : la vengeance d'Haydée nourrit celle de Monte-Cristo. Quant au personnage lui-même, il montre bien, quelles que soient les spéculations sur la nature de ses liens avec le comte, qu'à la fin du roman le temps des pères est passé : le fils Dantès devenu le père spirituel du fils Morrel et, d'une certaine façon plus distante, du fils Morcerf (qui aurait pu être le sien, ne l'oublions pas) n'est plus. Ainsi, le fils et le père sont morts en Monte-Cristo et il peut désormais voir Haydée non comme une fille-esclave mais comme une compagne. Esclave aussi ? Cela Dumas ne nous le dit pas...

L'Italie, la Grèce, la Turquie, l'Algérie où Albert de Morcerf va chercher la mort, comme Raoul de Bragelonne justement : le périple classique du voyageur. A cette différence près que Monte-Cristo n'est pas un voyageur, c'est un homme qui se déplace sur son élément, la mer. Car le capitaine Dantès n'a pas, sur ce point, été effacé par Monte-Cristo, l'un et l'autre partagent cette passion pour la mer qui les fait, sur tant d'embarcations diverses, en sillonner les îles et les

côtes. Et si le roman s'ouvre par l'arrivée du trois-mâts *le Pharaon* (encore un hommage à l'égyptomanie) à Marseille, le 24 février 1815, il se clôt sublimement par cette « voile blanche, grande comme l'aile d'un goéland » qui se détache « sur la ligne bleue foncée qui séparait à l'horizon le ciel de la Méditerranée ».

Chapitre cinquième
qui voit en Monte-Cristo un héros de roman populaire

Il n'est pas toujours facile de discerner comment le héros romantique, celui des années 1830, appartenant à une élite oisive et fortunée, quels que soient ses tourments intérieurs, a pu précéder le héros de roman populaire, lui aussi d'une noble origine mais qui n'hésite pas, loin des états d'âme esthétisants, à mettre les mains dans le cambouis de la société humaine et à en découvrir les bas-fonds.

Cette mutation est, avant tout, due à ce nouveau type d'expression littéraire qu'est le feuilleton. Rappelons brièvement les grandes lignes du phénomène. Ce qu'on nomme « le feuilleton » ou « le rez-de-chaussée », car situé en bas de page, naît en mars 1800 dans le *Journal des Débats* et est d'abord consacré à la critique littéraire, dramatique ou musicale. Mais tout change en 1836 lorsque Emile de Girardin, dans *Le Siècle*, imagine de publier, sur plusieurs numéros, un roman complet. Ce sera, du 23 octobre au 30 novembre, *La Vieille fille* de Balzac. Viendront ensuite *Les Mémoires du Diable*, déjà cités. Quant à Dumas, son premier feuilleton historique sera, en 1841, *Le Chevalier d'Harmental*.

Au moment où il publie *Monte-Cristo*, la concurrence est rude puisque Féval publie *Les Mystères de Londres* (du 20 décembre 1843 au 12 septembre 1844) et Sue, après *Les Mystères de Paris*, *Le Juif errant* (du 25 juin 1844 au 26 août 1845). Ce nouveau mode de diffusion va bouleverser les conditions de création littéraire ; l'auteur, payé à la ligne, est obligé, jour après jour, de fournir la copie et d'adapter son style afin de « tirer à la ligne ». D'où l'abondance des dialogues, des explications redondantes (« Ah, ah, dit-il en javanais, car la scène se passait à Java » !).

Par ailleurs le public devient friand d'un nouveau type de héros, un surhomme qui peut braver tous les dangers et être à la fois Dieu et le Diable. Certes on en trouvait des traces dans le côté prométhéen du héros romantique mais désormais le héros du feuilleton sera doté d'immenses pouvoirs, dont il peut se servir pour le bien, ou pour le mal d'ailleurs. Ce nouveau héros s'insère très bien dans l'exotisme oriental à la mode puisqu'il a l'aspect d'un magicien de ces *Mille et Une nuits* que les lecteurs français avaient découverts, le siècle précédent, dans l'adaptation de Galland.

Autre élément : le prodigieux succès, en 1826, du *Dernier des Mohicans* de Cooper. Balzac, dans ses *Chouans*, Hugo, dans les *Travailleurs de la mer*, Dumas, lui-même, dans *Les Mohicans de Paris*, qu'il écrira dix ans après *Monte-Cristo*, décriront désormais les cités comme des territoires infestés de bandes redoutables (les « Apaches ») qui forment des sortes de sociétés à part où nul ne peut s'aventurer sans risque. C'est aussi, loin des senteurs marines, dans cet univers qu'évolue Monte-Cristo, univers peuplé de brigands, comme Vampa, ou de forçats évadés, comme Benedetto.

Prométhée, Monte-Cristo l'est tout autant qu'il est Simbad le marin, sacrifiant au feuilleton et à l'exotisme, sans cesser de tirer les ficelles de milieux interlopes où la contrebande n'est que bagatelle. Et c'est là où l'on mesure le tour de force du romancier qui a su habilement donner à son héros romantique les couleurs d'un type littéraire à la mode, le surhomme, sans sacrifier un pouce de crédibilité psychologique et narrative. Dantès, devenu Monte-Cristo, sillonne les mers comme Simbad le marin, sonde les reins et les cœurs à l'égal de Dieu. Restait à le faire descendre d'un Olympe fantasmatique, pour le faire évoluer dans le monde contemporain.

Chapitre sixième

*qui se demande si Monte-Cristo n'est pas, au fond,
un héros réaliste, voire naturaliste*

On oublie en lisant *Monte-Cristo* que c'est un roman écrit en 1844 et dont l'action commence en 1815, soit trente ans auparavant, pour se terminer le 5 octobre 1838. C'est comme si un écrivain contemporain décrivait la société française qui va de mai 68, par exemple, à la deuxième cohabitation. Le roman de Dumas n'est pas, quand il le publie, un roman historique — il l'est devenu depuis —, mais un roman de mœurs contemporaines dont de nombreux lecteurs connaissaient les clés.

Les plus faciles sont à trouver dans les événements historiques qui servent de toile de fond au roman. Quatre ans avant la naissance de *Monte-Cristo*, en 1840, la France avait dû abandonner son allié Méhémet-Ali qui s'était révolté contre la Turquie, tout comme l'avait fait son prédécesseur Ali de Tébélen, pacha de Janina. Cet Ali, évoqué dans *Un début dans la vie* de Balzac, est celui qui a été trahi par Fernand de Morcerf. Plus près de la France, en Espagne, en 1839, don Carlos, prétendant à la couronne, est interné. C'est la fausse nouvelle de son évasion qui va précipiter, à cause d'une hasardeuse opération boursière, Danglars dans la ruine.

La France de 1840 se passionne pour les chemins de fer qu'une loi récente (1842) vient quasi nationaliser, pour employer un terme

anachronique, sur le tronçon Paris-Méditerranée. La commission qui va s'occuper de la concession de la nouvelle ligne est présidée par le même Danglars. Tout comme, en 1843, ce fut l'affairiste Paulin Talabot qui acquit la concession du tronçon Avignon-Marseille. Il n'y a qu'un simple décalage entre la réalité, celle de 1843, et le roman qui place les faits en 1838. Mais par ce décalage voulu, Dumas ajoute un autre effet de réel puisqu'il sollicite les souvenirs de son lecteur, souvenirs très frais en 1844.

Ce même lecteur n'a pas besoin d'un gros effort d'imagination pour retrouver dans le roman la société française de la monarchie de Juillet, société fondée sous les espèces de l'argent, dans une France que dévore une industrialisation au rythme effréné, qui profite aux riches spéculateurs, comme Danglars, mais écrase les pauvres par la montée du prix de la vie, rendue plus difficile dans les villes. Tout cela — mais le lecteur de Dumas ne le sait pas encore — aboutira à la Révolution de 1848. Mais on peut le lire en filigrane dans le roman qui promène son lecteur à travers le Paris des riches, celui des hôtels particuliers et des banques. Sur cette rive droite où habitent de Villefort, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Danglars, rue de la Chaussée-d'Antin, Morcerf, rue du Helder. A eux trois, ils représentent trois faces du pouvoir : le judiciaire, le financier, le militaire. Dumas englobe d'ailleurs dans le même mépris Morcerf, un général nommé par la Restauration mais qui s'est rallié à Louis-Philippe, de Villefort, un magistrat, royaliste par conviction, et Danglars, un baron qui doit son titre à Charles X. Ce trio hétéroclite représente bien symboliquement le ralliement massif des classes dirigeantes à un régime pour qui le maître mot est : « Enrichissez-vous. »

Restent, pour renforcer l'aspect réaliste, voire naturaliste du tableau, quelques « affaires » célèbres, comme celle de Castaing, qui empoisonne, pour toucher un héritage, toute une famille, en 1822, et dont Dumas se servira comme modèle pour décrire la sinistre Mme de Villefort, elle aussi empoisonneuse par cupidité.

Il parsème son roman de figures connues du Tout-Paris, couple scandaleux comme celui d'Eugénie Danglars et Louise d'Armilly, médiocre dramaturge devenu pair de France, savants vaniteux avides d'honneurs et de récompenses officielles, musicien politicard, etc. Autant de noms qu'on pourrait mettre derrière des portraits, noms aujourd'hui bien oubliés mais qui ne pouvaient échapper aux lecteurs de 1844. Le tout dans un monde où l'argent est roi car il donne accès au pouvoir.

Mais argent et pouvoir, juste retour des choses, sont les deux mamelles où Monte-Cristo a puisé sa vengeance. Là encore apparaît clairement le génie de Dumas : car si les coupables ont péri par où ils ont péché, s'ils ont dû payer par le suicide, la folie ou — pire peut-être ? — la ruine, le héros vengeur n'en retire aucune jouissance.

Impitoyable, sauf devant la mort d'un enfant, il l'est autant pour ceux qui l'ont trahi que pour lui-même. Inhumain en apparence mais humain malgré tout. Trop humain pour ne pas comprendre qu'aucun homme, le bon droit fût-il de son côté, ne peut égaler Dieu, sans se perdre lui-même.

C'est là qu'est peut-être la terrible leçon du *Comte de Monte-Cristo* : même si Dieu est mort, puisqu'il a permis que l'on condamnât un innocent, tout alors n'est pas permis. Si surhomme il y a, il n'est pas nietzschéen.

Il peut encore, avant que de sombrer dans la folie, partir vers un destin que l'on devine incertain. Sur une mer enfin calmée, laissant sur les rives du réel le lecteur ébloui. Démonstration faite, avant Proust, que la vraie vie, pour Dumas, c'est bien la littérature.

LE COMTE DE MONTE-CRISTO

Le Comte de Monte-Cristo parut d'abord en feuilleton dans le *Journal des Débats*, du 28 août au 26 novembre 1844, puis du 20 juin 1845 au 15 janvier 1846.

La première édition en librairie fut publiée chez Pétion et Baudry de 1844 à 1846.

Marseille. L'arrivée

Le 24 février 1815, la vigie de Notre-Dame de la Garde signala le trois-mâts *le Pharaon*, venant de Smyrne, Trieste et Naples.

Comme d'habitude, un pilote côtier partit aussitôt du port, rasa le château d'If, et alla aborder le navire entre le cap de Morgion et l'île de Rion.

Aussitôt, comme d'habitude encore, la plate-forme du fort Saint-Jean s'était couverte de curieux ; car c'est toujours une grande affaire à Marseille que l'arrivée d'un bâtiment, surtout quand ce bâtiment, comme *le Pharaon*, a été construit, gréé, arrimé sur les chantiers de la vieille Phocée, et appartient à un armateur de la ville.

Cependant ce bâtiment s'avancait ; il avait heureusement franchi le détroit que quelque secousse volcanique a creusé entre l'île de Calasareigne et l'île de Jaros ; il avait doublé Pomègue, et il s'avancait sous ses trois huniers, son grand foc et sa brigantine, mais si lentement et d'une allure si triste, que les curieux, avec cet instinct qui pressent un malheur, se demandaient quel accident pouvait être arrivé à bord. Néanmoins les experts en navigation reconnaissaient que, si un accident était arrivé, ce ne pouvait être au bâtiment lui-même ; car il s'avancait dans toutes les conditions d'un navire parfaitement gouverné : son ancre était en mouillage, ses haubans de beaupré décrochés ; et près du pilote, qui s'apprêtait à diriger *le Pharaon* par l'étroite entrée du port de Marseille, était un jeune homme au geste rapide et à l'œil actif, qui surveillait chaque mouvement du navire et répétait chaque ordre du pilote.

La vague inquiétude qui planait sur la foule avait particulièrement atteint un des spectateurs de l'esplanade de Saint-Jean, de sorte qu'il ne put attendre l'entrée du bâtiment dans le port ; il sauta dans une petite barque et ordonna de ramer au-devant du *Pharaon*, qu'il atteignit en face de l'anse de la Réserve.

En voyant venir cet homme, le jeune marin quitta son poste à côté du pilote, et vint, le chapeau à la main, s'appuyer à la muraille du bâtiment.

C'était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, grand, svelte, avec de beaux yeux noirs et des cheveux d'ébène ; il y avait dans toute sa personne cet air de calme et de résolution particulier aux hommes habitués depuis leur enfance à lutter avec le danger.

— Ah ! c'est vous, Dantès ! cria l'homme à la barque ; qu'est-

il donc arrivé, et pourquoi cet air de tristesse répandu sur tout votre bord ?

— Un grand malheur, monsieur Morrel ! répondit le jeune homme, un grand malheur, pour moi surtout : à la hauteur de Civita-Vecchia, nous avons perdu ce brave capitaine Leclère.

— Et le chargement ? demanda vivement l'armateur.

— Il est arrivé à bon port, monsieur Morrel, et je crois que vous serez content sous ce rapport ; mais ce pauvre capitaine Leclère...

— Que lui est-il donc arrivé ? demanda l'armateur d'un air visiblement soulagé ; que lui est-il donc arrivé, à ce brave capitaine ?

— Il est mort.

— Tombé à la mer ?

— Non, monsieur ; mort d'une fièvre cérébrale, au milieu d'horribles souffrances.

Puis, se retournant vers ses hommes :

— Holà hé ! dit-il, chacun à son poste pour le mouillage !

L'équipage obéit. Au même instant, les huit ou dix matelots qui le composaient s'élançèrent les uns sur les écoutes, les autres sur les bras, les autres aux drisses, les autres aux hallebas des focs, enfin les autres aux cargues des voiles.

Le jeune marin jeta un coup d'œil nonchalant sur ce commencement de manœuvre, et, voyant que ses ordres allaient s'exécuter, il revint à son interlocuteur.

— Et comment ce malheur est-il donc arrivé ? continua l'armateur, reprenant la conversation où le jeune marin l'avait quittée.

— Mon Dieu, monsieur, de la façon la plus imprévue : après une longue conversation avec le commandant du port, le capitaine Leclère quitta Naples fort agité ; au bout de vingt-quatre heures, la fièvre le prit ; trois jours après il était mort...

» Nous lui avons fait les funérailles ordinaires, et il repose, décemment enveloppé dans un hamac, avec un boulet de trente-six aux pieds et un à la tête, à la hauteur de l'île d'El Giglio. Nous rapportons à sa veuve sa croix d'honneur et son épée. C'était bien la peine, continua le jeune homme avec un sourire mélancolique, de faire dix ans la guerre aux Anglais pour en arriver à mourir, comme tout le monde, dans son lit.

— Dame ! que voulez-vous, monsieur Edmond, reprit l'armateur qui paraissait se consoler de plus en plus, nous sommes tous mortels, et il faut bien que les anciens fassent place aux nouveaux, sans cela il n'y aurait pas d'avancement ; et du moment que vous m'assurez que la cargaison...

— Est en bon état, monsieur Morrel, je vous en réponds. Voici un voyage que je vous donne le conseil de ne point escompter pour 25 000 francs de bénéfice.

Puis, comme on venait de dépasser la tour ronde :

— Range à carguer les voiles de hune, le foc et la brigantine ! cria le jeune marin ; faites penaud !

L'ordre s'exécuta avec presque autant de promptitude que sur un bâtiment de guerre.

— Amène et cargue partout !

Au dernier commandement, toutes les voiles s'abaissèrent, et le navire s'avança d'une façon presque insensible, ne marchant plus que par l'impulsion donnée.

— Et maintenant, si vous voulez monter, monsieur Morrel, dit Dantès voyant l'impatience de l'armateur, voici votre comptable, M. Danglars, qui sort de sa cabine, et qui vous donnera tous les renseignements que vous pouvez désirer. Quant à moi, il faut que je veille au mouillage et que je mette le navire en deuil.

L'armateur ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit un câble que lui jeta Dantès, et, avec une dextérité qui eût fait honneur à un homme de mer, il gravit les échelons cloués sur le flanc rebondi du bâtiment, tandis que celui-ci, retournant à son poste de second, céda la conversation à celui qu'il avait annoncé sous le nom de Danglars, et qui, sortant de sa cabine, s'avancait effectivement au-devant de l'armateur.

Le nouveau venu était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une figure assez sombre, obséquieux envers ses supérieurs, insolent envers ses subordonnés : aussi, outre son titre d'agent comptable, qui est toujours un motif de répulsion pour les matelots, était-il généralement aussi mal vu de l'équipage qu'Edmond Dantès au contraire en était aimé.

— Eh bien ! monsieur Morrel, dit Danglars, vous savez le malheur, n'est-ce pas ?

— Oui, oui. Pauvre capitaine Leclère ! c'était un brave et honnête homme !

— Et un excellent marin surtout, vieillit entre le ciel et l'eau, comme il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la maison Morrel et fils, répondit Danglars.

— Mais, dit l'armateur suivant des yeux Dantès qui cherchait son mouillage, mais il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être si vieux marin que vous le dites, Danglars, pour connaître son métier, et voici notre ami Edmond qui fait le sien, ce me semble, en homme qui n'a besoin de demander des conseils à personne.

— Oui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine, oui, c'est jeune, et cela ne doute de rien. A peine le capitaine a-t-il été mort qu'il a pris le commandement sans consulter personne, et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à l'île d'Elbe au lieu de revenir directement à Marseille.

— Quant à prendre le commandement du navire, dit l'armateur, c'était son devoir comme second ; quant à perdre un jour et demi à

l'île d'Elbe, il a eu tort ; à moins que le navire n'ait eu quelque avarie à réparer.

— Le navire se portait comme je me porte, et comme je désire que vous vous portiez, monsieur Morrel ; et cette journée et demie a été perdue par pur caprice, pour le plaisir d'aller à terre, voilà tout.

— Dantès, dit l'armateur se retournant vers le jeune homme, venez donc ici.

— Pardon, monsieur, dit Dantès, je suis à vous dans un instant.

Puis s'adressant à l'équipage :

— Mouille ! dit-il.

Aussitôt l'ancre tomba, et la chaîne fila avec bruit. Dantès resta à son poste, malgré la présence du pilote, jusqu'à ce que cette dernière manœuvre fût terminée ; puis alors :

— Abaissez la flamme à mi-mât, mettez le pavillon en berne, croisez les vergues !

— Vous voyez, dit Danglars, il se croit déjà capitaine, sur ma parole.

— Et il l'est de fait, dit l'armateur.

— Oui, sauf votre signature et celle de votre associé, monsieur Morrel.

— Dame ! pourquoi ne le laisserions-nous pas à ce poste ? dit l'armateur. Il est jeune, je le sais bien, mais il me paraît tout à la chose, et fort expérimenté dans son état.

Un nuage passa sur le front de Danglars.

— Pardon, monsieur Morrel, dit Dantès en s'approchant ; maintenant que le navire est mouillé, me voilà tout à vous : vous m'avez appelé, je crois ?

Danglars fit un pas en arrière.

— Je voulais vous demander pourquoi vous vous étiez arrêté à l'île d'Elbe ?

— Je l'ignore, monsieur ; c'était pour accomplir un dernier ordre du capitaine Leclère, qui, en mourant, m'avait remis un paquet pour le grand maréchal Bertrand.

— L'avez-vous donc vu, Edmond ?

— Qui ?

— Le grand maréchal ?

— Oui.

Morrel regarda autour de lui, et tira Dantès à part.

— Et comment va l'empereur ? demanda-t-il vivement.

— Bien, autant que j'ai pu en juger par mes yeux.

— Vous avez donc vu l'empereur aussi ?

— Il est entré chez le maréchal pendant que j'y étais.

— Et vous lui avez parlé ?

— C'est-à-dire que c'est lui qui m'a parlé, monsieur, dit Dantès en souriant.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il m'a fait des questions sur le bâtiment, sur l'époque de son départ pour Marseille, sur la route qu'il avait suivie et sur la cargaison qu'il portait. Je crois que s'il eût été vide, et que j'en eusse été le maître, son intention eût été de l'acheter ; mais je lui ai dit que je n'étais que simple second, et que le bâtiment appartenait à la maison Morrel et fils. « Ah ! ah ! a-t-il dit, je la connais. Les Morrel sont armateurs de père en fils, et il y avait un Morrel qui servait dans le même régiment que moi lorsque j'étais en garnison à Valence. »

— C'est pardieu vrai ! s'écria l'armateur tout joyeux ; c'était Policar Morrel, mon oncle, qui est devenu capitaine. Dantès, vous direz à mon oncle que l'empereur s'est souvenu de lui, et vous le verrez pleurer, le vieux grognard. Allons, allons, continua l'armateur en frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme, vous avez bien fait, Dantès, de suivre les instructions du capitaine Leclère et de vous arrêter à l'île d'Elbe, quoique, si l'on savait que vous avez remis un paquet au maréchal et causé avec l'empereur, cela pourrait vous compromettre.

— En quoi voulez-vous, monsieur, que cela me compromette ? dit Dantès : je ne sais pas même ce je portais, et l'empereur ne m'a fait que les questions qu'il eût faites au premier venu. Mais, pardon, reprit Dantès, voici la santé et la douane qui nous arrivent ; vous permettez, n'est-ce pas ?

— Faites, faites, mon cher Dantès.

Le jeune homme s'éloigna, et, comme il s'éloignait, Danglars se rapprocha.

— Eh bien ! demanda-t-il, il paraît qu'il vous a donné de bonnes raisons de son mouillage à Porto-Ferrajo ?

— D'excellentes, mon cher monsieur Danglars.

— Ah ! tant mieux, répondit celui-ci, car c'est toujours pénible de voir un camarade qui ne fait pas son devoir.

— Dantès a fait le sien, répondit l'armateur, et il n'y a rien à dire. C'était le capitaine Leclère qui lui avait ordonné cette relâche.

— A propos du capitaine Leclère, ne vous a-t-il pas remis une lettre de lui ?

— Qui ?

— Dantès.

— A moi, non ! En avait-il donc une ?

— Je croyais qu'outre le paquet, le capitaine Leclère lui avait confié une lettre.

— De quel paquet voulez-vous parler, Danglars ?

— Mais de celui que Dantès a déposé en passant à Porto-Ferrajo ?

— Comment savez-vous qu'il avait un paquet à déposer à Porto-Ferrajo ?

Danglars rougit.

— Je passais devant la porte du capitaine qui était entrouverte, et je lui ai vu remettre ce paquet et cette lettre à Dantès.

— Il ne m'en a point parlé, dit l'armateur ; mais s'il a cette lettre, il me la remettra.

Danglars réfléchit un instant.

— Alors, monsieur Morrel, je vous prie, dit-il, ne parlez point de cela à Dantès ; je me serai trompé.

En ce moment le jeune homme revenait ; Danglars s'éloigna.

— Eh bien ! mon cher Dantès, êtes-vous libre ? demanda l'armateur.

— Oui, monsieur.

— La chose n'a pas été longue.

— Non, j'ai donné aux douaniers la liste de nos marchandises ; et quant à la consigne, elle avait envoyé avec le pilote côtier un homme à qui j'ai remis nos papiers.

— Alors, vous n'avez plus rien à faire ici ?

Dantès jeta un regard rapide autour de lui.

— Non, tout est en ordre, dit-il.

— Vous pouvez donc alors venir dîner avec nous ?

— Excusez-moi, monsieur Morrel, excusez-moi, je vous prie, mais je dois ma première visite à mon père. Je n'en suis pas moins reconnaissant de l'honneur que vous me faites.

— C'est juste, Dantès, c'est juste. Je sais que vous êtes bon fils.

— Et... demanda Dantès avec une certaine hésitation, et il se porte bien, que vous sachiez, mon père ?

— Mais je crois que oui, mon cher Edmond, quoique je ne l'aie pas aperçu.

— Oui, il se tient enfermé dans sa petite chambre.

— Cela prouve au moins qu'il n'a manqué de rien pendant votre absence.

Dantès sourit.

— Mon père est fier, monsieur, et, eût-il manqué de tout, je doute qu'il eût demandé quelque chose à qui que ce soit au monde, excepté à Dieu.

— Eh bien ! après cette première visite, nous comptons sur vous.

— Excusez-moi encore, monsieur Morrel ; mais, après cette première visite, j'en ai une seconde qui ne me tient pas moins à cœur.

— Ah ! c'est vrai, Dantès ; j'oubliais qu'il y a aux Catalans quelqu'un qui doit vous attendre avec non moins d'impatience que votre père : c'est la belle Mercédès.

Dantès sourit.

— Ah ! ah ! dit l'armateur, cela ne m'étonne plus, qu'elle soit venue trois fois me demander des nouvelles du *Pharaon*. Peste ! Edmond, vous n'êtes point à plaindre, et vous avez là une jolie maîtresse !

— Ce n'est point ma maîtresse, monsieur, dit gravement le jeune marin : c'est ma fiancée.

— C'est quelquefois tout un, dit l'armateur en riant.

— Pas pour nous, monsieur, répondit Dantès.

— Allons, allons, mon cher Edmond, continua l'armateur, que je ne vous retienne pas ; vous avez assez bien fait mes affaires pour que je vous donne tout loisir de faire les vôtres. Avez-vous besoin d'argent ?

— Non, monsieur ; j'ai tous mes appointements du voyage, c'est-à-dire près de trois mois de solde.

— Vous êtes un garçon rangé, Edmond.

— Ajoutez que j'ai un père pauvre, monsieur Morrel.

— Oui, oui, je sais que vous êtes un bon fils. Allez donc voir votre père : j'ai un fils aussi, et j'en voudrais fort à celui qui, après un voyage de trois mois, le retiendrait loin de moi.

— Alors, vous permettez ? dit le jeune homme en saluant.

— Oui, si vous n'avez rien de plus à me dire.

— Non.

— Le capitaine Leclère ne vous a pas, en mourant, donné une lettre pour moi.

— Il lui eût été impossible d'écrire, monsieur ; mais cela me rappellait que j'aurai un congé de quinze jours à vous demander.

— Pour vous marier ?

— D'abord ; puis pour aller à Paris.

— Bon, bon ! vous prendrez le temps que vous voudrez, Dantès ; le temps de décharger le bâtiment nous prendra bien six semaines, et nous ne nous remettons guère en mer avant trois mois... Seulement, dans trois mois, il faudra que vous soyez là. *Le Pharaon*, continua l'armateur en frappant sur l'épaule du jeune marin, ne pourrait pas repartir sans son capitaine.

— Sans son capitaine ! s'écria Dantès les yeux brillants de joie ; faites bien attention à ce que vous dites là, monsieur, car vous venez de répondre aux plus secrètes espérances de mon cœur. Votre intention serait-elle de me nommer capitaine du *Pharaon* ?

— Si j'étais seul, je vous tendrais la main, mon cher Dantès, et je vous dirais : « C'est fait. » Mais j'ai un associé, et vous savez le proverbe italien : *Che a compagne a padrone*. Mais la moitié de la besogne est faite au moins, puisque sur deux voix vous en avez déjà une. Rapportez-vous-en à moi pour avoir l'autre, et je ferai de mon mieux.

— Oh ! monsieur Morrel, s'écria le jeune marin saisissant, les larmes aux yeux, les mains de l'armateur ; monsieur Morrel, je vous remercie au nom de mon père et de Mercédès.

— C'est bien, c'est bien, Edmond, il y a un Dieu au ciel pour les

braves gens, que diable ! Allez voir votre père, allez voir Mercédès et revenez me trouver après.

— Mais vous ne voulez pas que je vous ramène à terre ?

— Non, merci ; je reste à régler mes comptes avec Danglars. Avez-vous été content de lui pendant le voyage ?

— C'est selon le sens que vous attachez à cette question, monsieur. Si c'est comme bon camarade, non, car je crois qu'il ne m'aime pas depuis le jour où j'ai eu la bêtise, à la suite d'une petite querelle que nous avons eue ensemble, de lui proposer de nous arrêter dix minutes à l'île de Monte-Cristo pour vider cette querelle ; proposition que j'avais eu tort de lui faire, et qu'il avait eu, lui, raison de refuser. Si c'est comme comptable que vous me faites cette question, je crois qu'il n'y a rien à dire et que vous serez content de la façon dont sa besogne est faite.

— Mais, demanda l'armateur, voyons, Dantès, si vous étiez capitaine du *Pharaon*, garderiez-vous Danglars avec plaisir ?

— Capitaine ou second, monsieur Morrel, répondit Dantès, j'aurai toujours les plus grands égards pour ceux qui posséderont la confiance de mes armateurs.

— Allons, allons, Dantès, je vois qu'en tout point vous êtes un brave garçon. Que je ne vous retienne plus : allez, car je vois que vous êtes sur des charbons.

— J'ai donc mon congé ? demanda Dantès.

— Allez, vous dis-je.

— Vous permettez que je prenne votre canot ?

— Prenez.

— Au revoir, monsieur Morrel, et mille fois merci.

— Au revoir, mon cher Edmond, bonne chance !

Le jeune marin sauta dans le canot, alla s'asseoir à la poupe, et donna l'ordre d'aborder à la Canebière. Deux matelots se penchèrent aussitôt sur leurs rames, et l'embarcation glissa aussi rapidement qu'il est possible de le faire, au milieu des mille barques qui obstruent l'espèce de rue étroite qui conduit, entre deux rangées de navires, de l'entrée du port au quai d'Orléans.

L'armateur le suivit des yeux en souriant, jusqu'au bord, le vit sauter sur les dalles du quai, et se perdre aussitôt au milieu de la foule bariolée, qui, de cinq heures du matin à neuf heures du soir, encombre cette fameuse rue de la Canebière, dont les Phocéens modernes sont si fiers, qu'ils disent avec le plus grand sérieux du monde et avec cet accent qui donne tant de caractère à ce qu'ils disent : « Si Paris avait la Canebière, Paris serait un petit Marseille. »

En se retournant, l'armateur vit derrière lui Danglars, qui, en apparence, semblait attendre ses ordres, mais qui, en réalité, suivait comme lui le jeune marin du regard.